

VIOLETTA

— LA TRAVIATA —

OPÉRA EN QUATRE ACTES

MUSIQUE DE

G. VERDI

TRADUCTION FRANÇAISE D'ÉDOUARD DUPREZ

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Lyrique,
le 27 octobre 1864



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865

PERSONNAGES

VIOLETTA DE SAINT-YS	M[lles]	NILSSON.
CLARA, son amie		WILLEME.
RODOLPHE D'ORBEL	MM.	MONJAUZE.
GEORGES D'ORBEL, son père		LUTZ.
LE VICOMTE ÉMILE DE LÉTORIÈRES		LEGRAND.
LE BARON REYNAL		WARTEL.
LE MARQUIS D'ORBIGNY		GUYOT.
LE DOCTEUR GERMONT		PERONT.
ANNETTE, femme de chambre de Violetta	M[lle]	ESTAGEL.
MAURICE, domestique de Violetta	M.	GARCIN.
UN VALET de Clara		
UN COMMISSIONNAIRE		

AMIS DE VIOLETTA ET DE CLARA; INVITÉS SOUS LES COSTUMES DE BOHÉMIENS, DE MATADORS ESPAGNOLS; DOMESTIQUES DE VIOLETTA ET DE CLARA.

La scène est à Paris; l'action se passe, au commencement du règne de Louis XV, dans les mois d'août, de janvier et de février.

NOTA. — La musique de *Violetta* est la propriété de M. LÉON ESCUDIER, éditeur des opéras de Verdi, 21, rue de Choiseul.

S'adresser pour la mise en scène de cet ouvrage à M. ARSÈNE, Régisseur général du Théâtre Lyrique impérial.

VIOLETTA

(LA TRAVIATA)

ACTE PREMIER

Un salon chez Violetta de Saint-Ys : porte au fond, deux portes latérales ; à gauche, une cheminée surmontée d'une glace ; au milieu, une table richement servie ; mobilier très-élégant.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIOLETTA, LE DOCTEUR, CLARA, LE BARON, LE MARQUIS, HOMMES ET DAMES INVITÉS.

(Au lever du rideau, Violetta est assise sur le divan et cause avec le docteur et quelques amis, pendant que d'autres vont à la rencontre de ceux qui surviennent. Parmi ces derniers, se trouvent le baron et Clara, donnant le bras au marquis.)

PREMIER GROUPE D'INVITÉS.

A la fête il manque des fidèles!...
C'est un crime!

DEUXIÈME GROUPE D'INVITÉS, entrant.

La joie a des ailes,
Et c'est elle ici qui nous conduit.

VIOLETTA, allant au-devant de Clara et des autres invités.

Clara!... mesdames... riantes et belles!...
Des fleurs, de l'or!... Ici tout séduit,
Tout doit plaire... Ah! je veux qu'à ma fête...

TOUS.

Quoi! vous parlez de fête?

VIOLETTA.

Sans doute. Et j'y veux faire encore une conquête.
Je vis de plaisirs, de joie et d'amour.

TOUS.

Oui, madame... n'aurait-on qu'un jour,
On le doit aux jeux, à l'amour.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE VICOMTE ÉMILE, RODOLPHE D'ORBEL, VALETS, occupés à dresser le service de la table.

ÉMILE, présentant Rodolphe à Violetta.

Pour Rodolphe d'Orbel, je réclame
La faveur d'être admis près de vous,
Un ami... le vôtre... il le proclame.

VIOLETTA.

Vrai, vicomte? Aurait-il donc votre âme?

(Elle donne sa main à Rodolphe, qui y dépose un baiser.)

LE MARQUIS, serrant la main de Rodolphe.

Ce cher ami!

RODOLPHE, lui serrant la main.

Mon cher marquis!...

ÉMILE, à Violetta.

Madame,
C'est un cœur de plus à vos genoux.

(Les domestiques ont achevé de servir.)

VIOLETTA.

Qu'on nous serve! Allons, prenez place,
Et que le vin réchauffe les cœurs.

TOUS.

Nos cœurs, à moins d'être de glace,
Dans vos yeux puiseront leurs ardeurs.

(On se met à table, Violetta entre Rodolphe et Émile; en face d'eux, Clara entre le baron et le marquis; les autres comme il leur plaît. Moment de silence, pendant lequel on sert les convives. Violetta et Émile parlent entre eux, à voix basse.)

ÉMILE, à Violetta.

Oui, Rodolphe vous aime...

VIOLETTA.

Folie!

ÉMILE.

Chaque jour, dans votre maladie,
Tristement il venait...

VIOLETTA, l'interrompant.

C'est bien!
Mais aimer, moi?... Jamais!

EMILE.

Quoi! plus rien?...

VIOLETTA, s'adressant à Rodolphe.

Vraiment, monsieur, vous plaigniez ma souffrance?

RODOLPHE.

En doutez-vous?

VIOLETTA.

Ce serait une offense.

(S'adressant au baron.)

Vous, baron, souffriez-vous aussi?

LE BARON.

Moi, je viens depuis un an ici.

VIOLETTA.

Lui, mon cher, c'est depuis une heure.

CLARA, au baron.

Cela va droit à votre demeure.

LE BARON, bas, à Clara.

Ce belâtre m'agace!...

CLARA.

Et pourquoi?

Franchement, il me plaît fort, à moi.

ÉMILE, à Rodolphe.

Dis-nous donc quelque chanson nouvelle.

LE MARQUIS, à Violetta.

Allons, madame, à votre emploi.

VIOLETTA, versant du vin à ses convives.

Je suis Hébé... Je verse!

RODOLPHE.

Ah! soyez donc comme elle,

Immortelle!

TOUS.

A boire! qu'on verse du vin!

ÉMILE, au baron.

Cher baron, mettez-nous en train;

Un hymne à Bacchus, au gai refrain.

LE BARON, à d'Orbel (Rodolphe).

Vous, d'Orbel?

RODOLPHE.

Ma muse n'est pas prête.

ÉMILE.

N'es-tu donc plus poëte?

RODOLPHE, à Violetta.

Vous le voulez, madame?

VIOLETTA.

Oui.

RODOLPHE.

Oui?... Eh bien, chantons.

LE MARQUIS.

Du silence!

TOUS.

Silence! Écoutons!

BRINDISI.

RODOLPHE.

I

Buvons, amis, noyons la vie
Au fleuve où tout meurt et s'oublie !
Buvons, buvons jusqu'à la lie,
Le vin,
Fera fuir le chagrin !
Buvons à ces chimères
Qui ne durent qu'un jour,
Aux plaisirs éphémères
Qui passent sans retour.
Buvons !... Le bruit des verres
Ne fait pas fuir l'Amour.

VIOLETTA.

II

Versez, buvons à la folie,
Au plaisir qui nous convie,
Plaisirs, amours, c'est notre vie;
Demain
Pour nous est-il certain?
Pauvres fleurs passagères,
Nous mourons en un jour.
Illusions, chimères,
Tout nous fuit sans retour...
Buvons !... Le bruit des verres
Ne fait pas fuir l'Amour.

TOUS.

Buvons ! Le bruit des verres
Ne fait pas fuir l'Amour !

VIOLETTA, à Rodolphe.

La vie est douce encore...

RODOLPHE.

Oui, pour qui vous adore.

VIOLETTA.

En est-il ?... Je l'ignore.

RODOLPHE.

C'est mon destin, à moi.

REPRISE DU CHŒUR.

Buvons, etc.

TOUS.

Quel bruit?

VIOLETTA.

C'est le signal : la valse vous réclame.

TOUS.

La valse et l'amour... un double lien!

VIOLETTA.

Allons danser!

(Elle s'arrête comme frappée d'une douleur aigüe.)

Grand Dieu!

TOUS, avec empressement.

Qu'avez-vous donc?

VIOLETTA, cherchant à se remettre.

Moi?... Rien.

TOUS.

Qui vous arrête, madame?

RODOLPHE.

Vous souffrez?

TOUS.

Ah! pauvre femme!

VIOLETTA.

Je suis mieux... Je suis tout à fait bien.

TOUS.

Ce n'était rien.

(Les invités sortent en se dispersant dans les autres salons.)

SCÈNE III.

VIOLETTA, RODOLPHE, puis ÉMILE.

VIOLETTA, se croyant seule, va se regarder dans une glace.

Quelle pâleur!...

(Dans la glace, elle voit Rodolphe.)

Vous ici?

RODOLPHE.

Vous souffriez... et me voici!

VIOLETTA.

Un malaise!

RODOLPHE.

Non... non! souffrance, maladie
Et de l'âme et du corps... Ménagez mieux vos jours.

VIOLETTA.

Que vaut ma vie?

RODOLPHE.

Mille trésors pour moi qui voudrais pour toujours
La préserver de tous les maux.

VIOLETTA.

Folie!...
Bah! mes maux vont bientôt finir.

RODOLPHE.

Vous blasphémez!... Dieu vous pardonne!

VIOLETTA, pensive.

Oui... Dieu!...

RODOLPHE.

N'aimez-vous rien?

VIOLETTA.

Personne!
Jamais d'amour : j'appartiens au plaisir.

RODOLPHE.

Personne!... Avez-vous un cœur?

VIOLETTA.

Un cœur? Oui... peut-être..
Mais que vous importe, à vous?

RODOLPHE.

Le don d'un amour pur vous semblerait-il doux?

VIOLETTA.

Vous l'éprouvez?

RODOLPHE.

Il me pénètre.

VIOLETTA.

Vous m'aimiez sans me connaître?

RODOLPHE.

Je vous aime à genoux!

DUO.

Un jour, l'âme ravie,
Je vous vis... si jolie,
Que je vous crus sortie
Du céleste séjour.
Était-ce donc un ange, une femme
Qui venait d'embraser mon âme?
Las! je ne sais encor... mais depuis ce beau jour,
Je sais que j'aime d'un pur amour.

VIOLETTA.

S'il était vrai, moi, sans détour,
Je dirais : « Fuyez vite! »
Lorsque le cœur est mort, rien ne le ressuscite.
Soyons amis, mais, croyez-moi,
Mieux vaut que l'on m'évite;
Je n'aurai plus d'amour, mon cœur n'a plus de foi.

RODOLPHE.

Oh! non, point de blasphème!
Un noble cœur vous aime;
Aimez de même,
C'est le bonheur.

VIOLETTA.

Amour, charmant délire,
Tu ne peux me séduire :
C'est le martyre
De notre cœur.

ÉMILE, paraissant sur le seuil de la porte.

Eh bien, que faites-vous?

VIOLETTA, riant.

Du sentiment.

ÉMILE.

Vraiment?
Courage !

(Il rentre dans la salle du bal.)

VIOLETTA.

Ami, vous voyez bien que je m'expose.

RODOLPHE.

Vous dites vrai; je pars.

VIOLETTA.

Oui... Prenez cette rose,

(Elle détache une rose de son bouquet de bal.)

Pour me la rendre.

RODOLPHE.

Quand ?

VIOLETTA.

Elle sera fanée.

RODOLPHE.

Alors demain ?

VIOLETTA.

Demain.

RODOLPHE.

Ah! ma vie enchaînée!...

VIOLETTA.

Point de folle promesse.

RODOLPHE.

Elle vous est donnée,
J'en jure devant Dieu !

VIOLETTA, lui tendant la main.

Adieu !

RODOLPHE.

Adieu !
Je pars heureux... Adieu !

VIOLETTA.

Adieu !

(Rodolphe sort.)

SCÈNE IV.

VIOLETTA, TOUS LES CONVIVES, revenant du salon et échauffés par la danse.

TOUS.

La nature se décore
Des mille feux de l'aurore,
Et le jour nous trouve encore
Où nous retient le plaisir.
L'heure venue, on s'arrête,
Mais c'est avec le désir
De voir revenir la fête
Qui ne doit jamais finir.

(Ils s'éloignent ; Violetta les regarde sortir et demeure seule et pensive.)

SCÈNE V.

VIOLETTA, seule.

AIR.

RÉCIT.

Quel trouble!... En vain je voudrais m'en défendre;
Mon faible cœur vient de se laisser prendre.
Serait-il vrai? Je puis aimer!...
Je puis voir encor de ma vie
Renaître les beaux jours, et mon âme ennoblie,
Par l'amour épurée, irait se transformer!...
Est-ce rêve ou folie?...

CHANT.

J'hésite encore... et, faiblement,
Je combats ma faiblesse.
Est-ce l'amour?... Jusqu'à présent
J'avais fui son ivresse.
Quoi ! j'irais en un jour
Me donner une chaîne!
Ah! je le sens en vain notre âme altière
Voit le bonheur dans le seul don de plaire:
Il est sur terre
Un bien que l'on préfère,
Qui double le bonheur; ce seul bien, c'est l'amour.

Dans sa clémence, Dieu permit
Que ma vie isolée
Fût, par un amour qu'il bénit,
Riante et consolée.
D'un passé sans retour
Abjurons la folie;
Rodolphe, à l'infamie
Me ravit en ce jour.
Plaisirs, menteurs, faux sentiments, arrière !
Un seul est vrai, tout le reste est chimère :
Il n'est sur terre
Qu'un seul bien qu'on préfère,
Qui double le bonheur; ce seul bien, c'est l'amour.
Folie!... ah! je suis insensée!
Quoi! liberté!... quoi! sentiments, pensée,
Je sacrifierais tout et jusqu'à mes plaisirs!
Moi, renoncer à mes caprices,
Donner tant de délices
Pour de tristes soupirs?...

CABALETTE.

Non, jamais!... ta destinée
Aux plaisirs t'a condamnée,
Pauvre femme abandonnée,
Livre-leur tes derniers jours.
Oui, ma tâche est sur la terre
De briller, fleur éphémère!
Je l'accepte, et je préfère
Les vains plaisirs aux amours!

RODOLPHE, au dehors, chantant sous les fenêtres de Violetta.

Point de retour
Vers ta gloire éphémère
Plaisirs menteurs, faux sentiments, arrière!
Il est sur terre
Un bien que je préfère
Qui double le bonheur; ce seul bien, c'est l'amour.

ACTE DEUXIÈME

Cour intérieure d'une maison de campagne; à gauche, un pavillon faisant saillie; fenêtre faisant face au public; porte donnant sur la cour. En face, à droite, façade latérale; porte au premier plan; au fond, un treillage élégant garni de plantes grimpantes à travers lequel on aperçoit les bâtiments extérieurs; devant le pavillon de gauche, table et chaise de jardin; sur l'avant-scène et un peu sur la droite, un banc de jardin.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE D'ORBEL.

RÉCIT.

Non, non! loin d'elle
Tout plaisir est trompeur,
Et je reste où m'appelle
L'amour, seul vrai bonheur.

Depuis plus de trois mois heureux de sa tendresse,
Je ne la quitte pas, la douce enchanteresse;
Mon univers, mes cieux
Sont dans ses yeux.
Elle m'a dit : « Ma vie
Commence d'aujourd'hui;
Sois généreux... oublie.
Au souffle de ton cœur, mon cœur se purifie.
Avec ton saint amour un nouveau jour m'a lui. »

ANDANTE.

Tout me le dit, cher ange,
Oui, dans ton cœur tout change;
Un bonheur sans mélange
M'est assuré, je croi...
J'ai ta foi!
Par l'amour tout s'épure,
Ton serment me rassure;
Ici tout me l'assure,
Je suis aimé de toi.

SCÈNE II.

RODOLPHE, ANNETTE, arrivant en costume de voyage.

RODOLPHE.

D'où venez-vous, Annette?

ANNETTE.

De Paris.

RODOLPHE.

Quelque emplette?...

ANNETTE.

Non... Madame...

RODOLPHE.

Parlez.

ANNETTE.

Veut vendre ses chevaux...
Son coupé... les harnais...

RODOLPHE.

Se peut-il?

ANNETTE.

Et si beaux!...
Le plus riche équipage!

RODOLPHE.

C'est vrai.

ANNETTE.

Ce projet est-il sage?

RODOLPHE.

Non, certe!... Il lui faudrait?

ANNETTE.

Au moins vingt mille francs!

RODOLPHE.

Va, cours à ta maîtresse, et, sans perdre de temps,
Promets-lui tout... oui, dans quelques instants...

(Annette sort.)

SCÈNE III.

VIOLETTA, ANNETTE, puis MAURICE.

VIOLETTA.

Rodolphe?

ANNETTE.

Parti pour Paris.

VIOLETTA.

Pour revenir?...

ANNETTE.

Mais, madame, sans doute
Avant le soir.

VIOLETTA.

Tu crois?

(Maurice lui présente une lettre sur un plat d'argent.)

MAURICE.

Pour vous.

VIOLETTA.

C'est bien.

(A Annette.)

Écoute :
On va venir. Dis que j'y suis.

(Annette et Maurice sortent.)

SCÈNE IV.

VIOLETTA, puis GEORGES D'ORBEL, introduit par Maurice.

VIOLETTA, parcourant le billet qu'on lui a remis.

Ah! l'on a découvert ma retraite!
On m'invite... et l'on dansera!
Clara m'attend... la folle tête!...

MAURICE, introduisant Georges d'Orbel, à qui il montre Violetta.

Monsieur... oui... la voilà!

VIOLETTA, se retournant.

Qu'est-ce donc? Qui vient là?

(Maurice dispose deux siéges et se retire.)

D'ORBEL, s'asseyant.

Nous sommes seuls ici?

VIOLETTA, étonnée.

Sans doute.

D'ORBEL.

D'Orbel, mon fils, peut-être nous écoute?...

VIOLETTA.

Vous êtes?

D'ORBEL.

Je suis père, et je viens vous ravir
Un fils qui me force à rougir.

VIOLETTA.

Je suis chez moi, monsieur... et je suis femme;
Ne l'oubliez jamais... ce droit, je le réclame.

D'ORBEL.

C'est juste... mais...

VIOLETTA.

Je vous crois dans l'erreur.

D'ORBEL.

Vous le ruinez, madame...

VIOLETTA.

Oh! mais c'est une horreur!
(Lui remettant les papiers qu'elle tenait à la main, en entrant.)
Preuve visible...

D'ORBEL, après avoir parcouru les papiers.

Est-il possible?...

VIOLETTA.

Le bien que j'aime est dans son cœur.

D'ORBEL, après avoir achevé de lire.

Grand Dieu!... Que vois-je? Agréez mon excuse,
Vous vendiez tous vos biens, et c'est vous que j'accuse!...
Ah! le passé s'efface...

VIOLETTA.

Oui, par le dévouement
J'aime Rodolphe, et mon amour dément
Le préjugé qui vous abuse.

D'ORBEL.

Eh bien, prouvez-le-moi!

VIOLETTA.

Jamais d'Orbel n'a douté de ma foi.

D'ORBEL.

Daignez entendre un père qui supplie!

VIOLETTA, l'arrêtant.

Non, non!... j'ai peur! car c'est plus que ma vie
Que peut-être en ces mots, monsieur, vous demandez.

D'ORBEL.

Oui... ma fille et mon fils... de leur sort décidez...

D'ORBEL.

C'est mon trésor, ma vie;
Oui, c'est la fleur bénie,
Par le Seigneur choisie
Pour charmer mes vieux ans.
Las! sa candeur ignore
Qu'un noble cœur l'adore
Et que je puis encore
Renaître en mes enfants!
Ecartons la souillure
De son front enchanteur,
De cette enfant si pure
Pouvez-vous être sœur?

VIOLETTA.

Je vous comprends... Je vois ce qu'on réclame;
On veut que je m'éloigne... Eh bien, je m'y soumets...
Puis?...

D'ORBEL.

Il faut plus encor...

VIOLETTA.

Quoi donc?

D'ORBEL.

Il faut, Madame...

VIOLETTA.

Me séparer de lui?... moi, j'y consentirais?

D'ORBEL.

Par grâce!...

VIOLETTA.

Oh! non... jamais!
Je l'adore, et ma vie
A la sienne est unie;
Voulez-vous que j'oublie
Ma promesse et mon devoir?..
Non! de nous séparer, Dieu seul a le pouvoir!
Eh! qu'importe ma tendresse!
Par la mort, hélas! tout cesse.
Vous voyez bien ma faiblesse;
Croyez-moi, tout va finir,
Le trépas va me défendre;
Ah! pourquoi ne pas attendre:
Laissez-le-moi, je vais bientôt mourir!

D'ORBEL.

Non, vous ne mourrez pas; que l'âme se délivre
D'un amour qui l'enivre...
Et vivez!...

VIOLETTA.

Mais pour qui vivre?
Sans lui, je reste seule et ne puis que souffrir.

D'ORBEL.

Blasphème!... Vous vivrez... et pour vous repentir.

VIOLETTA.

Monsieur!...

D'ORBEL.

Il vient un jour, ma chère,
Et ce jour va bientôt venir,
Où tout amour sincère
N'est plus qu'un souvenir;
Que votre cœur oublie
Un instant de folie,
Car le nœud qui vous lie
Dieu n'a pu le bénir.

VIOLETTA.

C'est vrai!

D'ORBEL.

Ce n'était qu'un doux rêve...
Ah! sondez votre cœur...
Le devoir vous relève
De ce serment trompeur.

VIOLETTA.

Mais ce serment, pour jamais il m'oblige,
Et le trahir est un crime à mes yeux;
Est-ce Rodolphe, en ce jour qui l'exige?
Qu'il vienne donc me le reprendre aux cieux.

ENSEMBLE.

VIOLETTA.

Ah! de mes larmes,
De mes alarmes,
Par grâce, ayez pitié, le ciel vous bénira!
Laissez-moi vivre,
De cet amour dont je m'enivre,
Un jour... encor un jour... ma mort le finira.

D'ORBEL.

Pleure, tu me désarmes;
Tes pleurs, Dieu les verra.
Fais sur mon cœur tomber les larmes,
Que dans le ciel Dieu comptera.

VIOLETTA.

Qu'ordonnez-vous?

D'ORBEL.

De le fuir... Plus encore...

VIOLETTA.

Il me suivra.

D'ORBEL.

C'est vrai.

VIOLETTA.

Car il m'adore.

D'ORBEL.

Eh bien?

VIOLETTA.

Je cède!... A vous tout mon bonheur.
Embrassez-moi; fortifiez mon cœur;
Je me rends à vos vœux... Pour vous je l'abandonne,
Et que Dieu vous pardonne.

D'ORBEL.

Mais vous, madame?...

VIOLETTA.

En lui rendant sa foi,
Je vais mourir.

D'ORBEL.

Exigez tout de moi.

VIOLETTA.

Ah! que du moins il sache
Qu'il emporte mon cœur;
Mais surtout qu'on lui cache
L'excès de ma douleur.

D'ORBEL.

Non, tu vivras, ma fille;
Dieu, qui te voit souffrir,
Te donne une famille
Pour t'aimer, te bénir.

ENSEMBLE.

VIOLETTA.

Oui, de mon sacrifice,
J'attends que l'Éternel,
Dans sa bonté propice,
Me récompense au ciel.

D'ORBEL.

Oui, de ton sacrifice,
Attends que l'Éternel,
Dans sa bonté propice
Te récompense au ciel.

VIOLETTA.

On vient... partez!

D'ORBEL.

Adieu... Soyez bénie!

VIOLETTA.

Merci... Dès ce moment, ma vie
Est tout à Dieu.
Adieu!

(D'Orbel sort par la porte du jardin.)

SCÈNE V.

VIOLETTA, seule; ensuite ANNETTE, puis RODOLPHE.

VIOLETTA.

O mon Dieu, soutiens-moi!

(Elle se met à une table, écrit, puis fait résonner un timbre.)

ANNETTE.

Vous m'appelez?

VIOLETTA.

Avance...
Va porter cette lettre.

ANNETTE.

Où?

VIOLETTA.

Regarde.

(Annette lit la suscription et paraît surprise.)

Et silence!

(Annette sort.)

Tout finit aujourd'hui.

(Elle se remet à écrire.)

Allons, écrivons-lui...

RODOLPHE, paraissant tout à coup.

C'est moi!

VIOLETTA, cachant vivement sa lettre.

Grand Dieu!

RODOLPHE.

Cher ange!

VIOLETTA.

C'est lui!

RODOLPHE.

Quel trouble étrange!
Qu'écrivais-tu?

VIOLETTA.

Moi?... Rien.

RODOLPHE.

Je veux le voir.

VIOLETTA.

Oh! non!

RODOLPHE.

Mais ton trouble
A chaque instant redouble.

VIOLETTA.

Pardon!

RODOLPHE.

Dis-moi... mon père...

VIOLETTA.

Il arrive?

RODOLPHE.

Non; mais il suffit qu'il m'écrive.
Je l'attends... De lui ne crains rien.

VIOLETTA.

Ami, tu le sais bien,
J'ai peur de sa présence.
Laisse-moi fuir... Je sens d'avance
Mon cœur frémir.
Plus tard, je pense
Ne plus faiblir.
Dis à ton père
Que j'ai ton cœur;
Que c'est sur terre,
En ma misère,
Mon seul bonheur.

RODOLPHE.

Oh! oui... mon cœur t'adore.

(Violetta, qui allait s'éloigner, revient à Rodolphe.)

VIOLETTA.

Et puis tu lui diras encore
Que je sens bien... Mais non... non, au revoir...
Me voilà plus tranquille... et tu ne peux savoir
Jusqu'où va mon espoir!
Adieu... je t'aime!
Songe au serment suprême
Que de toi-même
J'ai reçu dans ce lieu.
Allons... Adieu!

(Elle sort vivement et court au jardin.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, seul.

RODOLPHE, suivant Violetta des yeux.

Ton cœur est bien à moi, cher ange!
Mon père ne vient pas; ce retard est étrange!

(En se retournant vers la droite, il voit son père qui paraît sur le seuil de la porte. Celui-ci tend la main à Rodolphe.)

SCÈNE VII.

RODOLPHE, GEORGES D'ORBEL.

D'ORBEL.

Lorsqu'à de folles amours
Tu livrais tes plus beaux jours,
Sur toi je pleurais sans cesse.
Et, désormais sans pouvoir,
Hélas! il me fallait voir,
Dans ces amours sans espoir,
Se perdre ainsi ta jeunesse.
Va, de ton cœur généreux
L'erreur ne fut point un crime;
Mais fuis un bonheur douteux,
Car l'amour né de l'estime
Est le seul qui rend heureux.

Ne reviendras-tu jamais
Dans cet asile de paix
Où s'écoula ton enfance?
Pour un fugitif bonheur,
As-tu chassé de ton cœur (bis)
Le souvenir enchanteur
Du beau ciel de la Provence?
Viens revoir ce ciel d'azur;
Là, ta mère te réclame,
Dans son amour tendre et pur
Tu trouveras pour ton âme
Le refuge le plus sûr.

Tu ne réponds pas à ton père?

RODOLPHE.

Pour toujours je ne puis la fuir.
Laissez-moi.

D'ORBEL.

Te laisser?

RODOLPHE.

Ma mère!...

D'ORBEL.

Voudras-tu donc la voir mourir?

RODOLPHE.

Oh! moi! plutôt...

D'ORBEL.

Reviens près d'elle.

RODOLPHE.

Non.

D'ORBEL.

C'est toi, c'est son fils que son amour appelle.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN VALET, accourant.

LE VALET.

Monsieur sera surpris,
Madame est montée en voiture
Avec Annette : Elle part pour Paris.
J'ai trouvé ce billet. C'est bien son écriture.

(Il remet une lettre à Rodolphe.)

RODOLPHE, lisant.

« Rodolphe, quand vous lirez cette lettre... »

(Il pousse un cri terrible, s'élance dans le pavillon à gauche, sonne, appelle, et rentre par la porte du fond, en s'écriant : Ah! je me vengerai! Il tombe dans les bras de son père.)

ACTE TROISIÈME.

Galerie dans l'hôtel de Clara, richement ornée et illuminée : une porte au fond et deux portes latérales; à droite, au premier plan, une table de jeu; à gauche, un guéridon avec des fleurs et des rafraîchissements; des siéges, un divan.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARA, LE MARQUIS, LE DOCTEUR et D'AUTRES INVITÉS, entrant par la gauche et causant entre eux.

CLARA.

Oui, chers amis, oui, notre joyeux bal
Finit le carnaval.
Rodolphe y vient sans doute... et son infante.

LE MARQUIS.

Ignorez-vous encore, de ce couple amoureux,
La rupture éclatante?

CLARA et LE DOCTEUR.

Rupture ?

LE MARQUIS.

Eh! oui; pour le baron, tant mieux!

LE DOCTEUR.

Hier, je les vis encor dans un doux tête-à-tête.

CLARA.

On s'aime, alors?

TOUS, allant vers la droite.

Messieurs, voici la fête !

SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE FOULE D'INVITÉS, portant le costume de bohémiens.

CHŒUR DE BOHÉMIENS.

Enfants de la bohème,
Rions, chantons quand même !
Sans songer au chagrin
Qui nous attend demain.
Quel est le plus heureux temps de la vie ?

Le carnaval...
Où règnent seuls l'amour et la folie?
C'est dans un bal.
Si vous voulez apprendre
Votre futur destin,
Livrez-nous votre main,
Et, sans vous faire attendre,
Nous allons vous surprendre
Par un savoir certain.
Nous apprenons aux jaloux
Si leurs femmes sont fidèles,
Et nous prédisons aux belles
Les plus dociles époux.
Nous possédons les secrets
Qui redoublent la tendresse;
De la fortune traîtresse
Nous corrigeons les méfaits.

(S'adressant à Clara et lui prenant la main.)

Voyons... vous !... Là... là... dans cette ligne fatale,
Oui, je crois voir... oh ! oui, je vois une rivale!

UNE AUTRE BOHÉMIENNE, au marquis.

Pour la fidélité
Vous n'êtes point cité.

LE MARQUIS, à Clara.

C'est une calomnie;
Vous seule avez mon cœur.

CLARA.

Marquis, je vous défie!
La moindre perfidie
Dont vous seriez l'auteur,
Aimable séducteur,
Trouverait un vengeur!

TOUS.

Allons, point de querelle,
La gaîté nous appelle;
Pour l'amant infidèle
Montrons-nous indulgents.
Ici tout est frivole,
Jusqu'aux tendres serments;
Au plaisir qui s'envole
Livrons tous nos instants.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ÉMILE et D'AUTRES INVITÉS, sous le costume de matadors et de picadors espagnols.

ÉMILE ET LE CHŒUR DES MATADORS.

CHŒUR.

Ah! venez les voir
Ces héros des Espagnes!
Ils ont, pleins d'espoir,
Déserté leurs montagnes.
Galants picadors,
Favoris des altesses,
Vaillants matadors
Cités pour nos prouesses,
Nous allons, pour vous plaire encor,
Vous chanter, ô mes belles filles!
La chanson du toréador
Qu'aimait la perle des Castilles!
Écoutez!...

ÉMILE ET LES TÉNORS.

A Pédro, dont l'œil noir brille
Comme aux cieux brille l'éclair,
Son cher trésor, Inésille,
Disait de son plus doux air :
« Que ferais-tu pour me plaire
Et pour m'obtenir un jour?
— Ce qu'on n'a jamais pu faire,
Je le ferai, mon amour.

— Eh bien, donc, sur tes rivaux
Prends, en un jour, cet avantage:
Il faut avoir le courage
De terrasser cinq taureaux.

Si tu sors vainqueur
D'une lutte étrange,
Ta mie, en échange,
Te donne son cœur.
Va! pour toi s'ouvre l'arène.
Vois la mort avec mépris;
En héros souffre la peine
Dont ma main devient le prix.

Oui, mon Pédro sera brave,
Car il veut vaincre pour moi;
D'Inésille il est l'esclave,
Des matadors il est roi! »

Parmi les plus beaux
D'une riche étable,
L'amant indomptable
Choisit cinq taureaux.
Dans la lice immense
Bientôt il s'élance,
Et, par sa vaillance,
Se montre un héros.

Or, Pédro, que rien n'étonne,
Cinq fois a donné la mort,
Et vient chercher la couronne,
Présage d'un plus doux sort.
Et l'on prétend qu'Inésille,
Après de nobles tournois,
Du matador de Castille
Paya les vaillants exploits.

Ce qui prouve que la gloire
Doit séduire un tendre cœur,
Et qu'une double victoire
Est le prix de la valeur.

(Les hommes ôtent leur masque; quelques-uns se promènent, d'autres se placent à des tables de jeu.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, RODOLPHE, ensuite VIOLETTA avec LE BARON, puis UN DOMESTIQUE.

TOUS.

Rodolphe! vous ici?

RODOLPHE.

Moi-même.

CLARA.

Et votre amie?

RODOLPHE.

Je suis seul!

TOUS.

Libre enfin! Alors, une partie.

(Rodolphe se met à une table de jeu; il a pour partenaire le vicomte Émile de

Létorières. — Violetta entre, donnant le bras au baron. — Clara s'empresse d'aller au-devant d'elle.)

CLARA, à Violetta.

On te désire ici.

VIOLETTA.

A moi qui s'intéresse?

(Elle tend la main à Clara.)

CLARA.

Celle que ta main presse.

VIOLETTA.

Bonne Clara, merci!

CLARA, bas, à Violetta.

Rodolphe est là, ma chère.

VIOLETTA, à part.

Ciel! d'Orbel en ces lieux!

LE BARON.

Est-ce un hasard prospère
Qui le montre à nos yeux?
J'y crois peu.

VIOLETTA, à part.

Ciel! pourquoi suis-je venue?
Mon Dieu, prenez pitié de moi!

CLARA, la faisant asseoir près d'elle.

Parais donc moins émue,
On a les yeux sur toi.

RODOLPHE, jouant.

Bon! quatre!

LES JOUEURS.

O sort rebelle!

RODOLPHE.

Le proverbe est fidèle :
« Maltraité par sa belle... »

LES JOUEURS.

« Et gâté par le sort! »

RODOLPHE.

Le bonheur me caresse,
Je veux gagner sans cesse,
Et filer dans l'ivresse
Des jours de soie et d'or.

LES JOUEURS.

Seul?...

RODOLPHE.

Oh! non! car j'aime une femme
A qui rien ne manque... qu'une âme!

VIOLETTA.

Je meurs!

ÉMILE, bas à Rodolphe.

Pitié, d'Orbel!

LE BARON, se levant furieux.

Monsieur!

VIOLETTA, bas au baron.

Silence, au nom du ciel!

RODOLPHE, toujours assis, et se tournant vers le baron, d'un air railleur.

Baron, vous vouliez dire?...

LE BARON.

Que vous êtes heureux;
Votre exemple m'attire.

RODOLPHE.

Vraiment? Jouons tous deux.

(Le baron va prendre la place d'Émile, qui se met du côté de Rodolphe.)

VIOLETTA, à part.

Ah! de terreur mon sang se glace!
Je ne puis cacher mon effroi.

LE BARON, aux parieurs qui l'entourent.

Deux cents louis pour moi!

RODOLPHE, de même.

Autant pour moi, de grâce!

(Ils jouent. Rodolphe tient les cartes.)

Gagné! Le dix et l'as!

LE BARON.

Doublons!

RODOLPHE.

Et pourquoi pas?

ÉMILE, nommant les cartes.

Roi, dame et dix!

TOUS.

Encore!

RODOLPHE.

Ah! vraiment je déplore...

TOUS.

La fortune l'adore
Et s'attache à ses pas.

CLARA.

Messieurs, il vous faut clore
Ces ruineux débats.

RODOLPHE.

Encore un coup!

UN DOMESTIQUE. Clara s'est approchée de lui et lui a parlé bas. — Il lui répond :

Oui, madame est servie.

VIOLETTA, à part.

Je vais laisser ici la vie,
J'ai peur! mon cœur est abattu.

RODOLPHE, au baron, avec ironie.

Vous croyez-vous battu?

LE BARON.

Aux cartes, oui, peut-être
Ai-je trouvé mon maître.

RODOLPHE, baissant la voix.

A d'autres jeux, ce soir...

LE BARON.

C'est difficile...
Pourtant...

RODOLPHE.

Vous seriez plus habile.
Ou demain...

LE BARON.

Au revoir!...
(Ils sortent.)

SCÈNE V.

VIOLETTA, seule.

(Violetta a accompagné le baron et Rodolphe jusqu'au fond du théâtre; elle revient avec anxiété, après avoir glissé furtivement quelques mots à l'oreille de Rodolphe.)

VIOLETTA.

Il viendra, j'en suis certaine;
Une force le ramène...
Non, l'amour!... plutôt sa haine,
Sa colère et son mépris!

SCÈNE VI.

VIOLETTA, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Vous me demandez, madame?

VIOLETTA.

Et vous en êtes surpris?
Mais le trouble de mon âme...

RODOLPHE.

Me serais-je donc mépris?
Parlez... je puis vous entendre.

VIOLETTA.

Non, partez!

RODOLPHE.

C'est trop prétendre.

VIOLETTA.

Je crains un danger pour vous.

RODOLPHE.

Ah! pour moi, calmez vos craintes,
Et point de ces terreurs feintes;
Mais convenez, entre nous,
Que, possesseur de vos charmes,
Un autre a droit à des larmes
Dont on doit être jaloux.

VIOLETTA.

Je supporterai, j'espère,
L'ironie ou la colère;
Mais je veux sauver vos jours!

RODOLPHE.

Vous avez brisé ma vie!

VIOLETTA.

Conserve-la, je t'en prie!

RODOLPHE.

C'en est fait! Sans mes amours,
Elle est flétrie,
Ah! pour toujours.
Veux-tu me rendre mon amie?

VIOLETTA.

Tu pourrais?...

RODOLPHE.

Et même
J'oublierai tout... Je t'aime!...

VIOLETTA.

J'ai fait un serment sacré;
Ma tendresse est promise... et mon cœur déchiré.

RODOLPHE.

Eh bien, dis-le, sois sincère.

VIOLETTA.

Non, je veux, je dois me taire.

RODOLPHE.

Vous l'aimez?

VIOLETTA, avec effort.

Oui!...

RODOLPHE.

O courroux.

VIOLETTA, à part.

Il croit!... Ciel!...

RODOLPHE, allant à la porte.

Accourez tous!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ÉMILE, LE DOCTEUR, CLARA, LE BARON, et TOUS LES AUTRES INVITÉS.

TOUS.

Quel tapage! Est-ce un drame?

RODOLPHE.

Connaissez bien cette femme.

TOUS.

Qui, Violetta?

RODOLPHE.

Oui, nos vrais juges, c'est vous!

VIOLETTA.

J'expire!

(Elle s'appuie contre une table.)

TOUS.

Nous?

RODOLPHE.

Aveugle et méprisable,
Mais par amour coupable,
J'acceptai, misérable!
Qu'elle vendît pour moi son bien.
De ce honteux partage
Je repousse l'outrage,
Que mon or me dégage...

(Il lui jette son or.)

Je ne lui dois plus rien.

(Violetta tombe évanouie dans les bras de Clara et du docteur.)

TOUS.

Ah! c'en est trop! insulter une femme!
Honte sur vous, monsieur, car c'est infâme.
L'outrage fait avec tant d'impudeur,
En pareil cas, n'est que pour l'insulteur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GEORGES D'ORBEL.

D'ORBEL, qui a vu l'action de son fils.

Votre conduite... ah! qu'on le sache,
Me fait horreur; elle est d'un lâche!
Oui, le lâche, lui seul peut profiter
De l'effroi d'une femme et l'insulter.

RODOLPHE.

A moi la honte et l'infamie!
Où désormais cacher ma vie!
Mon trépas seul verra finir
Mes remords et mon repentir!
Mon cœur jaloux, lâche vengeance!
S'est révélé par cette offense;
Toi, que j'aimais, pardonne-moi;
Je puis du moins mourir pour toi.

LE BARON.

De cet affront, de cette offense
Mon bras saura tirer vengeance;
Oui, mon honneur m'en fait la loi,
Ignoble insulteur, attends-moi!

TOUS.

De cet affront, de cette offense,
C'est à lui seul qu'est la vengeance,
On voit la mort sans nul effroi,
Quand de l'honneur on suit la loi.

VIOLETTA, revenant à elle.

A toi, Rodolphe, à toi ma vie!
Ami, pardonne, et moi j'oublie
Ce que mon âme, hélas! a dû souffrir.
Je suis heureuse et vois ton repentir.
Ne me plains pas de ma souffrance,
Car j'ai du moins une espérance,
Un bonheur certain, une foi :
C'est de mourir n'aimant que toi!

(D'Orbel emmène son fils; le baron les suit. — Violetta est entraînée par Clara et le docteur. Les autres se dispersent.)

ACTE QUATRIÈME.

Chambre à coucher de Violetta : au fond, un lit avec des rideaux à moitié tirés; une fenêtre fermée à l'intérieur; près du lit, un guéridon sur lequel se trouvent : une carafe d'eau, un verre et plusieurs médicaments; au milieu du théâtre, une toilette, et, auprès, une causeuse; plus loin, une console sur laquelle brûle une veilleuse; meubles et siéges confortables; une porte à gauche; au fond, une cheminée avec du feu.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VIOLETTA, dormant sur le lit; ANNETTE, sommeillant également, à côté de la cheminée.

VIOLETTA, s'éveillant.

Annette?

ANNETTE, se réveillant un peu troublée.

Me voici.

VIOLETTA.

Tu dormais, pauvre fille?

ANNETTE.

Ah! pardonnez!

VIOLETTA.

Apporte un verre d'eau.

(Annette lui donne à boire.

Le ciel est-il bien beau?

ANNETTE.

Oh! oui, bien beau!

VIOLETTA.

Vois si le soleil brille.

(Annette va entr'ouvrir la fenêtre et regarde dans la rue.)

ANNETTE.

Ah! le docteur Germont!

VIOLETTA.

Germont! un noble ami!
Qu'il entre!... Il me verra... Je veux aller à lui...

(Elle se lève et retombe; puis, soutenue par Annette, elle se traîne péniblement vers le canapé. Le docteur, qui entre au même instant, lui offre son bras et l'aide à se placer sur le canapé. — Annette apporte des coussins.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DOCTEUR GERMONT.

LE DOCTEUR.

Comment vous trouvez-vous?

VIOLETTA.

Docteur, je souffre encore.

(Montrant sa poitrine.)

Là, le feu me dévore.
Mais mon âme est plus calme, je le sens;
Car j'ai reçu des secours bien puissants.

LE DOCTEUR.

Et cette nuit?

VIOLETTA.

J'ai fait un bien doux rêve.

LE DOCTEUR.

Bon! tout va mieux; la guérison s'achève!

VIOLETTA, souriant.

La charité fait mon ami menteur.

LE DOCTEUR, se lève et serre la main de Violetta.

Allons, adieu!...

VIOLETTA.

Vous reviendrez?

ANNETTE bas, au docteur, en le reconduisant.

Docteur?...

LE DOCTEUR, bas.

La mort vient à grands pas; veille et sois toujours prête!

(Il sort.)

SCÈNE III.

VIOLETTA, ANNETTE.

ANNETTE, à part.

Pitié, mon Dieu!

VIOLETTA.

C'est, je crois, jour de fête?

ANNETTE.

Oui, tout est joie aujourd'hui dans Paris.

VIOLETTA.

Et la misère en vain fait entendre ses cris...
Ouvre-moi ce tiroir.

(Elle indique un meuble du fond.)

ANNETTE.

Parlez moins... par prudence

VIOLETTA.

Combien y reste-t-il?

ANNETTE, tirant des billets et de l'or.

Quatre cents francs, je pense.

VIOLETTA.

Prends la moitié pour toi; l'autre est aux malheureux.

ANNETTE.

Oh! non!

VIOLETTA.

Tu le feras, Annette... Je le veux!

(Annette sort.)

SCÈNE IV

VIOLETTA, seule, tirant une lettre de son sein. Elle lit :

« Vous avez tenu votre promesse. Le duel a eu lieu. Le baron a été blessé, mais il va mieux. Rodolphe a passé la frontière; je lui ai moi-même révélé votre sacrifice, et il viendra vous demander pardon. Moi aussi, je viendrai... Soignez-vous... Vous méritez un avenir meilleur. — Georges D'ORBEL. »

J'attends... j'attends! La mort veut-elle attendre?
(Elle se regarde dans un miroir.)
Combien je suis changée!... Ils viendront me surprendre!
A chaque instant... Oui, je crois les entendre.

ROMANCE.

Adieu, tout ce que j'aime!
Adieu, mon bien suprême!
Je le sens, la mort même
Ne peut nous désunir.
Dieu, fais que j'oublie
Une ardeur impie;
Accepte ma vie
Et mon repentir!
Seigneur, fais-moi grâce,
La mort me menace;
Du moins qu'elle efface
Mes torts à tes yeux.
A mon âme, ouvre les cieux!

Adieu!... Ta pauvre amie,
A son amour ravie,
Bientôt dans l'autre vie
Ira t'aimer encor.

Oui, pauvre égarée,
Mon âme ulcérée,
Dans peu délivrée,
Prendra son essor.
Entends ma prière,
Seigneur, ô mon père!
Pour faveur dernière,
Permets, ô mon Dieu!
Que j'emporte son adieu!

(En ce moment, une musique carnavalesque se fait entendre au dehors : c'est la *Marche du bœuf gras*. Violetta retombe anéantie, tandis que, sous ses fenêtres, on chante le chœur suivant :)

CHŒUR, au dehors.

I

C'est le bœuf gras, le héros de la fête!
Place à ce roi dont le règne est d'un jour!
Que, dans sa marche, ici rien ne l'arrête;
N'a-t-elle pas un funeste retour!
Parisiens, faites-lui place,
Venez admirer sa grâce;
Vraiment, il est sans rival,
Le héros du carnaval!

II

Voyez son front, c'est la majesté même;
Convenez-en, jamais on n'a connu,
Dans notre France et dans l'univers même,
Un bœuf plus beau, plus gras et mieux venu.
Parisiens, chantez sa gloire,
Il n'a qu'un jour de victoire;
Car demain sera fatal
Au héros du carnaval.

SCÈNE V.

VIOLETTA, ANNETTE.

ANNETTE, accourant.

Madame!...

ANNETTE. Violetta

Qu'as-tu donc?

ANNETTE.

Ne tremblez pas. J'apporte
Un grand bonheur.

VIOLETTA.

A moi?

ANNETTE.

Mais surtout soyez forte.

VIOLETTA.

Enfin, pourquoi?

ANNETTE.

Ne devinez-vous pas?
Monsieur Rodolphe est sur mes pas.

VIOLETTA.

Dis-tu vrai?... dis-tu vrai?

ANNETTE.

Vous me croyez à peine.

VIOLETTA.

Il serait en ces lieux! et bientôt dans mes bras!

(Annette va ouvrir la porte; Violetta fait de vains efforts pour aller au-devant de Rodolphe; ses forces la trahissent. Rodolphe paraît sur le seuil de la porte, pâle d'émotion. Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE VI.

VIOLETTA, RODOLPHE, ANNETTE.

ENSEMBLE.

VIOLETTA.

Oui, dans mes bras, l'amour seul t'y ramène!

RODOLPHE.

Oui, dans tes bras, mon amour m'y ramène!

RODOLPHE.

Ah! ma tendresse à toi m'enchaîne!

VIOLETTA.

Doux moment, ô faveur soudaine!

RODOLPHE.

Ange adoré, pardonne-moi...
Mon cœur avait douté de toi!

VIOLETTA.

Le mien te pardonne, et j'oublie,
Car tu viens me rendre la vie.

RODOLPHE.

Oui, tu vivras, ô mon amie,
Pour mon bonheur, pour mon amour!

VIOLETTA.

Déjà du ciel je suis bénie,
Puisqu'il m'accorde ton retour!

RODOLPHE.

Allons chercher un ciel propice,
Où nous vivrons pour nous chérir.

VIOLETTA.

Et prions Dieu pour qu'il bénisse
Les nœuds qui doivent nous unir.

RODOLPHE.

Loin de Paris, viens, tendre amie,
Partout ton époux te suivra;
Et bientôt fraîche et plus jolie,
La rose à ton front renaîtra.
Heureux présage!
Sa douce image
Sur ton visage
Refleurira.

VIOLETTA.

Je te suivrai partout! Je t'aime!
Avec toi mes maux vont finir;
Dieu me donne un bonheur suprême
En faveur de mon repentir.
L'amour m'enivre,
Je vais te suivre,
Et je veux vivre
Pour te bénir.
Partons, partons, une heure fuit si vite.
Point de retard!

(Elle fait quelques pas, chancelle, porte la main à sa poitrine et dit :)

Quelle douleur subite!...

RODOLPHE.

Dieu!... tu pâlis!

VIOLETTA.

Non, ce n'est rien.
Ami, ton bras... voici le mien.
Je puis marcher, tu le vois bien.

RODOLPHE, à part.

Quelle faiblesse!

VIOLETTA.

Allons, qu'Annette
Vienne m'aider à ma toilette.

RODOLPHE, à part.

Elle chancelle!

VIOLETTA.

Oh! non. Ça va finir.

RODOLPHE.

Restons, amie.

VIOLETTA.

Oh! je voudrais sortir!

(Annette présente une robe que Violetta essaye de passer; mais, vaincue par la douleur, elle rejette la robe et retombe anéantie sur une chaise.)

Grand Dieu! j'expire!

RODOLPHE, épouvanté.

O ciel! que faire?

Un médecin!

(Annette s'apprête à sortir.)

VIOLETTA, à Annette.

Va, cours!... Son art, j'espère,
Me sauvera; va, dis-lui bien
Que je veux vivre,
Mais pour le suivre
Lui, mon Rodolphe, mon seul bien!
Surtout, dis-lui que je l'adore;
Qu'il est auprès de moi, dis-lui qu'il m'aime encore.

(Annette sort.)

SCÈNE VII.

VIOLETTA, RODOLPHE.

VIOLETTA.

Eh quoi! si tôt mourir!
A son printemps quitter la vie!
Ne plus voir refleurir
Les frais gazons de la prairie!
Un seul matin vivent les fleurs,
La mort prend les plus belles;
J'aurai vécu comme elles
Et comme elles, je meurs!

RODOLPHE.

Non, Dieu ne voudra pas,
Pour te placer parmi les anges,
T'arracher de mes bras
Même pour chanter ses louanges.
S'il faut à son ordre éternel
Qu'ici je me soumette,
Du moins qu'il me permette
De te suivre dans le ciel.

VIOLETTA.

Mon Rodolphe... oui... je t'adore!

RODOLPHE.

Parle, amie... Ah! parle encore.

VIOLETTA.

Que j'embrasse... mon époux...

RODOLPHE.

Je te le jure à genoux!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, D'ORBEL, LE DOCTEUR.

D'ORBEL, s'élançant vers Violetta.

Oui, ma fille!

VIOLETTA, essayant de se soulever.

Vous ici?

RODOLPHE.

Mon père!

VIOLETTA.

Ah! soyez béni!

D'ORBEL.

Je remplis ma promesse,
Chère enfant, ma tendresse
M'a conduit en ces lieux.

VIOLETTA.

Oui, je reçois vos adieux;
C'est une pauvre mourante,
Qui vous tend aujourd'hui sa main reconnaissante.

D'ORBEL.

Ah! vous doublez mes regrets.

RODOLPHE, montrant Violetta à son père.

Voilà celle que j'aimais.

D'ORBEL.

Oui, le remords m'accable;
Oui, je comprends combien je fus coupable!
Mon orgueil fut implacable,
Quelle était mon erreur?
J'ai méconnu son cœur,
Maudissez-moi! Mais, hélas! j'étais père.

VIOLETTA, lui tendant la main.

J'ai pardonné!

(Elle ouvre avec peine un tiroir de sa toilette, et en tire un médaillon qu'elle présente à Rodolphe.)

Toi, pour grâce dernière,
Prends donc. Ce portrait fut jadis
Ma douce et fraîche image.
A toi ce dernier gage
Dont tu connais le prix.

RODOLPHE.

Ah! ne meurs pas. J'espère
De Dieu, par ma prière,
Désarmer la colère
Et te rendre au bonheur!

D'ORBEL.

Douce et noble victime,
Mon erreur fut un crime,
Et ton amour sublime
Seul a rempli son cœur.

VIOLETTA, à Rodolphe.

Un jour, une autre amie
Embellira ta vie.
Donne-lui, je t'en prie,
Ce que tu tiens de moi.
Peins-lui ma mort cruelle,
Et fais-la bénir celle
Qui priera Dieu pour elle
En le priant pour toi.

D'ORBEL, LE DOCTEUR, ANNETTE.

Tant de douceur et tant de charmes
Ne pourront-ils fléchir le sort?
Tant que mes yeux auront des larmes,
Il me faudra pleurer sa mort.

VIOLETTA.

O mes amis, séchez vos larmes;
Ne dois-je pas bénir le sort?
Le trépas a des charmes
Quand le repos est dans la mort.

RODOLPHE.

Quoi! tant d'amour, de douceur et de charmes
Ne pourront-ils, hélas! vaincre le sort?
Dieu qui vois nos alarmes,
Viens arrêter nos larmes,
Ne permets pas que nous pleurions sa mort.

VIOLETTA, se soulevant, ranimée.

Rodolphe!

TOUS.

Ciel!

VIOLETTA.

Dieu nous entend; à genoux! prie!
Oui... mon ami... je crois que je reprends la vie.
Attends... attends... Non... bonheur éternel!
J'expire!

(Elle retombe morte.)

TOUS.

Adieu! adieu! Elle est au ciel!

FIN.



Imp. L. TOINON et Cie, à Saint-Germain.

